

“ Viens, Frère, viens puiser ma force et ma jeunesse !  
“ Vions puiser aux trésors de ma fécondité  
“ La puissante verdure de ma virginité !  
“ De centuples moissons, assure ma promesse !  
“ Demande à mes sillons, demande à mes forêts,  
“ Ce qu'un sol épuisé refuse à ta culture,  
“ Et demain, pour nous deux, la moisson sera mûre ;  
“ Car j'ai place pour tous en mes vastes bienfaits.  
“ Tu rempliras chez moi tes granges appauvries ;  
“ Et dans mon cœur ému, tu trouveras, ardents  
“ Les communs souvenirs, les communs sentiments  
“ Et le culte jumeau de nos doubles patries.  
“ Tout est rempli de toi, frère trop oublieux ;  
“ Tout chante sur mon sol ton passé, ta mémoire ;  
“ J'ai cultivé ta langue et gardé ton histoire ;  
“ Plus fidèle que toi, j'ai conservé tes dieux !  
“ Loin de toi deux cents ans, j'ai grandi solitaire ;  
“ Mais vivace en mon cœur je retrouve ton sang ;  
“ Ta sœur sait refuser un autre embrassement ;  
“ Pour partager sa dot, elle appelle son frère ! ”

On ne pouvait mieux résumer le refrain de la  
vieille ballade canadienne française que j'ai entendu  
un soir chanter dans la Sarthe, chez mon ami Drouin,  
capitaine de frégate, et qui m'a fait pleurer :

Il y a longtemps que je t'aime,  
Jamais je ne t'oublierai.

Oui France, jamais nous ne t'oublierons. Nous  
l'avons prouvé depuis 1759 en te donnant le sang  
des nôtres. Nous venons de le prouver d'une ma-  
nière plus pacifique mais toute aussi énergique en  
1870 et en 1871 par la SOUSCRIPTION NATIONALE.

Québec, ce 31 décembre 1887.